

4E CONFÉRENCE DU CELAM A SANTO DOMINGO,

OCTOBRE 1992

En 1983, à l'occasion de sa visite à Port-au-Prince, le pape Jean-Paul II a lancé, pour la première fois, l'idée d'une "nouvelle évangélisation" en vue de célébrer les 500 ans d'évangélisation du continent latino-américain.

C'est pour donner suite à ce projet qu'en octobre 1992, les évêques catholiques de l'Amérique Latine se réuniront pour la quatrième fois en conférence générale à Saint-Domingue. Pour préparer cet événement, le Conseil épiscopal latino-américain (CELAM) a divulgué, en février 1990, un document intitulé : **Eléments pour une réflexion pastorale en préparation à la 4e conférence générale de l'épiscopat latino-américain.**

Ce document a fait, depuis, l'objet de réflexions et de critiques dans les différentes conférences épiscopales nationales latino-américaines, de qui le CELAM avait sollicité cette collaboration. Quelques théologiens de la libération n'ont pas hésité à s'approprier cette invitation pour faire leur propre critique du document : reconnaître le bien-fondé des thèmes proposés, mais aussi dénoncer ce qui leur paraissait en évidente rupture avec les orientations des Conférences de Medellin (1969) et de Puebla (1979).

C'est ainsi que l'Entraide missionnaire a eu, au cours de l'été, le privilège de recevoir une copie en espagnol d'un texte élaboré par Clodovis Boff sur le dit document. A cause des enjeux importants que représente la prochaine rencontre du CELAM à Saint-Domingue pour l'avenir de l'Eglise tant dans le tiers monde qu'ici, on a cru qu'il y aurait intérêt à vous partager la réflexion de ce théologien du Brésil. Voici donc une première partie de ce document qu'on a traduit pour vous en français. Le Bulletin de décembre publiera la suite.

Qu'est-ce que le CELAM propose essentiellement pour la rencontre de Saint Domingue? Jusqu'où ce Document prétend-il mener l'Eglise du continent? Sa proposition centrale peut se ramener à cinq thèmes, à savoir :

1. Le grand défi pastoral auquel l'Eglise d'Amérique latine doit faire face, c'est la culture moderne.
2. L'Eglise doit affronter cette culture de façon combative i.e. avec force et pouvoir.
3. Pour cela, il est nécessaire qu'elle soit bien structurée autour de l'évêque.

4. Elle doit s'appuyer surtout sur les classes moyennes urbaines, spécialement sur les mouvements apostoliques.
5. De cette façon, l'Eglise garantira et fortifiera l'identité religieuse des peuples d'Amérique latine contre les dangers "séculiers" de la culture moderne.

1. Le grand défi pastoral auquel l'Eglise d'Amérique latine doit faire face, c'est la culture moderne.

En vérité, il s'agit de la culture dite technique, scientifique, industrielle-urbaine. Tel est l'interlocuteur que privilégie l'Eglise d'Amérique latine. C'est l'homme moderne, sécularisé. Il y définit aussi son principal ennemi : le sécularisme qui évacue Dieu et détruit la religion du peuple.

Selon le Document, le monde moderne comporte, bien sûr, un aspect positif : il réside surtout en son pouvoir technologique dont l'Eglise reconnaît les bienfaits et qu'elle utilise au besoin. Quant à son aspect négatif, il ressort des fausses valeurs qu'il propose et que, naturellement, il faut dénoncer à travers le message de l'évangélisation chrétienne. De là pourra surgir la "civilisation de l'amour", présentée comme une synthèse des techniques modernes et des valeurs chrétiennes. Selon le Document il ne s'agirait pas de promouvoir ce néfaste projet d'une "nouvelle chrétienté", mais bien celui d'une nouvelle "civilisation chrétienne". Il s'agit, si on comprend bien, d'une Eglise moderne pour une société moderne (ou en voie de modernisation); d'une nouvelle évangélisation dans le contexte d'une nouvelle culture - la moderne - et pour une nouvelle culture : la culture moderne-chrétienne.

Critique

Dans ce premier thème, quel cas fait-on de la pauvreté toujours croissante en Amérique latine? Cette pauvreté ne représente-t-elle pas toujours le grand défi pour la foi chrétienne et la pastorale de l'Eglise, comme l'ont si bien vu les évêques du CELAM à Medellin et à Puebla?

Il est vrai que le Document reconnaît l'exigence de ce problème. Il parle plusieurs fois de la "brèche toujours croissante" entre les riches et les pauvres. Il va même jusqu'à dire que cette situation constitue le défi fondamental, l'une des "grandes contradictions" de notre continent, "son plus grand problème social".

Mais quand il s'interroge sur la cause de cette pauvreté croissante, le Document trouve comme unique explication le sous-développement. Comme s'il allait de soi que l'Amérique latine soit exclue du processus de développement de l'économie moderne..... Certes, le sous-développement peut expliquer en partie la pauvreté du tiers monde, mais il y a aussi (et peut-être surtout) l'**exploitation**.

Or, se demande le document, qu'est-ce que pourrait offrir l'Eglise pour contrôler ce grave problème social? Il y voit une solution seulement indirecte : à savoir, évangéliser la culture. La culture n'est-elle pas à la "racine", au "centre" de tout dans la société? Ne joue-t-elle pas un rôle déterminant dans les systèmes politiques et économiques?

En vérité le Document ne fait pas face au colossal défi de l'injustice sociale en Amérique latine. De façon détournée, il propose une solution culturelle à un problème économique. Y a-t-il de la misère sociale? La solution, c'est la nouvelle culture. Dans le Document, la pauvreté apparaît comme un défi à peine social.....

Quel sort est-il réservé alors au projet de "libération intégrale" ou à "l'évangélisation libératrice" qui caractérisait les orientations de Medellin et de Puebla, conjointement aux communautés ecclésiales de base et à l'option préférentielle pour les pauvres?

Le Document fait ici preuve d'intelligence : il ne nie pas la dimension libératrice de la théologie et de la pastorale mais il tente de l'intégrer à partir de sa propre optique qui est celle de la culture. C'est ce qu'il fait dans le cas de la pauvreté; et il en sera ainsi, on le verra, pour toutes les autres questions traitées par Medellin et Puebla. Stratégie sans doute révélatrice d'un projet ecclésial théoriquement et pratiquement bien articulé.

Effectivement, le Document fait référence à la Théologie de la libération de façon explicite et de façon même passable. (L'adjectif **libérateur** revient une douzaine de fois dans le Document). Mais c'est pour la mettre à sa place, dans un coin, pour qu'elle se tienne là tranquille et disciplinée.

Que peut-on conclure de cela? Que, dans le Document, il y a un net déplacement de l'axe de la pastorale : on passe, en effet, de la problématique de la pauvreté à celle de la culture. On pourrait, tout au plus, penser que c'est le choix même du thème qui exige ce changement. Mais il n'en est rien parce qu'en réalité il est facilement plausible et, par le fait même nécessaire, de maintenir l'axe pauvreté (ou son revers, la justice) tout en lui intégrant la question de la culture. De cette façon, on maintiendrait la tradition Medellin-Puebla, tout en l'enrichissant et en la modernisant. Pourquoi changer d'axe si la question qu'il représente n'a pas été résolue, bien au contraire?

Malheureusement, ce n'est pas ce que propose le Document pour Saint Domingue. Ce qui amènera évidemment une rupture avec la tradition et un changement profond dans les orientations pastorales de l'Eglise du Continent puisque ce qu'on propose, c'est que la culture devienne le nouvel axe central de l'évangélisation, et que la pauvreté/libération soit considérée comme partie intégrante de cet axe.

Bien sûr, il faut reconnaître que le Document met ici le doigt sur une question réelle : celle de la culture, surtout la culture moderne et sa relation avec la foi et la religion populaire, ce que Medellin et Puebla ont moins touché. Qu'il soit nécessaire d'envisager cette réalité, c'est hors de doute. Mais qu'on doive l'envisager dans la perspective proposée par le Document, c'est ce qu'on questionne, surtout quand on cherche à demeurer fidèle au cheminement de notre Eglise depuis Medellin.

II. L'Eglise doit envisager la culture moderne de façon combative, i.e. avec force et pouvoir.

Face au monde moderne qui s'impose de plus en plus en Amérique latine, la mission de l'Eglise en est une d'affrontement, pour y trouver son espace et pouvoir ainsi évangéliser cette nouvelle réalité.. Dans sa relation avec la société séculière, l'Eglise apparaît comme une Eglise militante et combative. Son rôle face à la société doit être offensif, voire même agressif. L'idée qui surgit du Document est celle d'une église conquérante, qui part vers une nouvelle conquête spirituelle, peut-être analogue à celle du commencement de l'évangélisation du continent. On dirait une Eglise-en-char-d'assaut.

Pour réaliser ce projet, l'Eglise a besoin "de force et de pouvoir", comme le dit expressément le Document. Elle doit avoir ses propres représentants dans la société : ses agents, ses oeuvres, son message. Il s'agit d'entrer en campagne, de livrer bataille, de passer à la contre-offensive.

L'image dominante qui ressort du Document est celle d'une réalité transcendante à l'histoire et à ses contradictions. Les conflits n'existent que dans la société : dans l'Eglise il n'existe que des tensions. L'Eglise ne prend jamais part aux conflits sociaux (pas même pour défendre les victimes), sinon qu'elle consent à se proposer, et timidement encore, comme médiatrice de la paix. On trouve une même vision transcendantale dans la partie historique du Document où les violents sont surtout identifiés aux conquérants, alors que ce qui apparaît de "l'Eglise épiscopale", c'est surtout sa réaction prophétique.

Critique

Ici aussi, le Document innove par rapport à la tradition de Vatican II. Devant, ou mieux dit, au milieu du monde, l'Eglise n'apparaît plus comme l'Eglise servante et pauvre, une église riche en "ferments" plus qu'en structures, en diaspora, avec une profonde influence spirituelle et morale, une Eglise-service, une Eglise-Témoin.

Témoin? Oui, le Document en parle dans trois petits paragraphes. Mais comment en parle-t-il? Il le cite comme un moyen, parmi bien d'autres, d'évangélisation. Ainsi donc, selon le

Document, la relation Eglise-monde est loin d'être celle d'un dialogue. L'Eglise conquérante paraît dire au monde : "Vous, vous avez besoin de moi, mais pas moi de vous".

En ce sens, on remarque dans le Document trois grandes faiblesses théologiques. Il y manque d'abord une théologie adéquate du Royaume; puis une perspective oecuménique, et finalement un minimum de pneumatologie. Ce sont là de véritables carences théologiques. Mais quel besoin a de tout cela une Eglise si sûre d'elle-même, si consciente de son identité et de sa force?

Sans doute le Document a le mérite de toucher une question très importante : celle de l'évangélisation du monde urbain moderne, en tenant compte de ses ressources techniques, de sa rationalité fonctionnelle, et à la fois de sa tendance séculière. Il a aussi le mérite de reconnaître qu'aucune pastorale aujourd'hui, encore moins celle des pauvres, peut se développer en dehors du monde, de façon isolée, comme ont tenté de le faire les missionnaires prophétiques du temps de la conquête, Las Casas et les Jésuites enfermés dans leurs réductions. Mais selon le Magistère de Vatican II et surtout selon Paul VI, dans son admirable encyclique *Evangelii Nuntiandi*, il est impossible d'évangéliser aujourd'hui sans s'incarner dans la vie du peuple, sans accorder priorité au témoignage de vie, sans tenir compte du contexte du dialogue et avoir une parole extrêmement vigoureuse pour aujourd'hui sur la libération. Malheureusement, on retrouve très peu de tout cela dans le Document préparatoire à Saint Domingue.

III. Pour la conquête de la culture moderne, il est nécessaire que l'Eglise d'Amérique latine se réunisse autour de la personne de l'évêque.

La structure interne de l'Eglise prend dans le Document la forme d'une Eglise-régiment. Il fallait s'y attendre : puisqu'il s'agit d'entreprendre une sorte de guerre, on a besoin d'une discipline type militaire. Une Eglise militante devient facilement une Eglise militaire. Sur le plan interne, elle sent le besoin d'être hiérarchisée. Et ce, à un double niveau : au niveau de la discipline ou de l'obéissance; puis au niveau de la doctrine ou de l'orthodoxie.

Cette intégration ressemble à celle d'un régiment : elle se fait sur un axe vertical, de haut en bas. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur le chapitre des "Agents d'évangélisation" : de haut en bas, on y voit les Evêques, les prêtres, les diacres, les religieux, les laïques, les séminaristes.

Mais, bien sûr, ce qui émerge à l'avant-scène, c'est la figure de l'Evêque. Il est présenté comme le pivot organisateur de l'Eglise. Tout le reste se meut autour de lui. Les prêtres eux-mêmes apparaissent comme fermant les rangs autour de lui. En ce sens, le Document est assez épiscopocentrique. La figure de l'Evêque

occupe presque toute la scène ecclésiale. L'ecclésiologie dominante ici c'est, sans aucun doute, celle de l'Eglise-évêque.

Il y a plus : cette Eglise est intégrée par le sommet, le pape y étant considéré comme le premier agent évangélisateur d'Amérique latine. En effet, tout à côté (aux côtés) ?? de celles de l'Eucharistie et de Marie, apparaît la figure du pape considérée comme une des caractéristiques du catholicisme latino-américain. Il y a beaucoup de textes du pape dans le Document, je dirais même que c'est l'autorité la plus citée, ce qui contraste avec l'absence presque totale de la Bible, réduite pratiquement à un paragraphe dans le Document.

Quoiqu'il en soit, on remarque dans le document une préoccupation très prononcée pour le principe de l'autorité. En ce sens, on peut considérer comme très symptomatique la place qu'il accorde aux militaires dans la société démocratique et dans la pastorale de l'Eglise, sans parler de la thèse d'une "société organique" pour valoriser l'autorité.

Critique

Cette ecclésiologie contraste très fortement avec celle qui nous est venue de Vatican II et de sa tradition postérieure : Medellin et Puebla, le Synode extraordinaire de 1975, *Evangelii Nuntiandi*, etc... Ces documents priorisaient une ecclésiologie unitaire et totale, où l'Eglise apparaissait comme un tout : le peuple sacerdotal, prophétique et royal, tous ensemble responsables de la mission; tous ministres, tous missionnaires, enfin, une Eglise-peuple-de-Dieu, une Eglise communion.

Dans ce schéma, le rôle spécifique de l'évêque et des autres pasteurs disparaît d'une certaine façon. Par contre leur fonction est davantage approfondie, disons intériorisée : ils se situent au milieu de la communauté, comme un service de communion et d'animation de tout le corps qui vit et travaille sous le dynamisme de l'Esprit qui est la source et l'âme de l'Eglise. Mais "chaque fois qu'on oublie l'Esprit Saint, c'est n'importe quoi qui en prend la place", comme dit Congar.

Certes, le Document parle de communion, mais il s'agit davantage d'une union unilatérale avec les pasteurs qu'une véritable communion dans la réciprocité.

Ici, il est très clair que l'emphase est mise sur la "communion" avec Rome, dans son acception la plus stricte, comme on l'a vu antérieurement. Le Document cite presque automatiquement les documents romains du Vatican sans en faire une critique constructive, comme nous y avions habitué Medellin et Puebla. On dirait qu'on assiste à un simple **alignement** sur ce qui vient d'en-haut. Evidemment communion ne peut jamais signifier soumission ou servilité. Encore moins capitulation face à n'importe quelle stratégie centralisatrice, ou contre-offensive récupératrice qui

confond catholicisme avec romanisme, et qui n'est même pas digne de la propre Eglise de Rome.

Notre Eglise d'Amérique latine ne possède-t-elle pas ses "créations" propres, ses trois grandes lignes de force que sont l'option préférentielle pour les pauvres, les Communautés ecclésiales de base (CEBs) et la théologie de la libération? N'ont-elles pas enrichi l'Eglise universelle qui très judicieusement les a intégrées dans son patrimoine catholique et les a universalisées, reconnaissant en elles les véritables nouveautés des dimensions fondamentales de la foi? L'Eglise d'Amérique latine renoncerait-elle à être une "Eglise-source", ce qu'elle a décidé d'être à partir de Medellin en acceptant d'assumer l'identité culturelle de l'Amérique latine et d'ouvrir un chemin à une pastorale propre, pour redevenir maintenant une Eglise simple reflet comme ce fut le cas pendant presque 500 ans? Qu'est-ce qu'il adviendrait alors de la thèse d'une véritable Eglise locale ou particulière, thèse qui a été lancée par Vatican II et soutenue par Paul VI? Si elle renonçait à son originalité propre, - à savoir que l'Eglise en Amérique latine soit vraiment une Eglise latino-américaine - ce serait un appauvrissement non seulement pour le continent, sinon pour toute la catholicité.

Quoiqu'il en soit, on doit reconnaître que le Document touche un problème réel qu'il est nécessaire d'approfondir : celui du rôle de la hiérarchie dans une Eglise renouvelée. Sur ce point, la théologie, il est vrai, marque un retard ou du moins ne suit pas la pratique. Mais vouloir le faire à la manière que propose le Document, est-ce que ce serait vraiment avancer?

(Suite au prochain Bulletin)